

S I J'ÉTAIS UN CHIEN, je voudrais être mon chien. Si j'étais un chien, comme je m'admirerais.

Je resterais toute la journée à mes pieds et je me regarderais.

Comme j'adorerais mes pieds.

Comme je gambaderais quand arriverait l'ami du jeudi.

Je serais d'une humeur égale et toujours contente de ce qui arrive.

Je serais toujours gaie, je me féliciterai d'apparaître et je danserais autour de mes chevilles la danse du papillon qui est la danse du sabre des chiens.

Dans mes moments d'exubérance, défiant la loi écrite et la loi non écrite, je me glisserais dans mon lit, je brasserais sous les draps, et, la couverture tournée en toupie jusqu'au turban, je disparaîtrais, jusqu'à ce que je me dise : «arrête, mais arrête donc».

J'aimerais tant aller à la promenade avec moi.

Je me caresserais de haut en bas et de long en large : d'abord en passant le doigt autour de mes oreilles dressées sur mon crâne en bonnet d'alsacienne, puis en suivant les plis qui nourrissent mon museau plat, puis, du pouce, en forçant doucement mes paupières à se fermer sur des yeux saillants, vernis qui paraissent découpés dans de la toile cirée, et qui sont bombés comme des abeilles. Puis, en soulevant mes vastes babines roses dentelées de noir, laissant voir des dents de fumeur. Je

caresserais le poil de vache de mes flancs, mes pattes torses, bref je caresserais en moi le petit bouledogue que j'ai tant voulu avoir.

Et dans les premiers temps de mon arrivée dans la maison, je me serais levée plusieurs fois la nuit pour me regarder, émerveillée de l'étrange chimère que je me suis acquise, d'où sort une odeur d'iode tiédie d'un relent de fumier.

Si j'étais un chien, comme j'aimerais, posté en vigie à l'avant de moi-même, ressembler au sphinx qui a perdu son nez, ou, profondément endormi, montrer seulement un dos blanc, un crâne rond de dauphin, le pompon de marin de ma queue noire. Ah, mon crâne rond avec ses rides profondes, ses plis rassemblés par la courte embrase du nez, comme j'aimerais y poser la main, l'emplir tout entière et je comprendrais, en tout bien tout honneur, obscénité

annulée par le service de la comparaison, combien un homme qui tient un sein de femme a de plaisir.

Comme j'aimerais avoir quatre pattes et, couché sur le ventre, ranger celles avant en manchon, croiser les pattes arrière, l'une légèrement pliée l'autre droite, dans l'attitude exacte du Génie de la Bastille.

Je me glisserais dans la cuisine, j'avalerais ma viande, je cognerais mon collier contre le bord de l'écuelle, rythmiquement, chaque fois qu'à la table je mastiquerai du beefsteak.

Je compatirais à mes chagrins, je jouerais avec les lettres que je recevrais, j'ouvrirais les enveloppes d'un coup de dent, je les mordillerais, j'en ferais une boule, je la pousserais en zig zag comme au water polo, et d'un habile coup de tête, je la lancerais au dessus du panier à papier, la happant puis, en mou-

cheron du crépuscule, je la ferraïis tomber juste dedans.

J'aimerais tant m'asseoir à l'arrière, dans la voiture, pendant que je me conduirais. Quand je verrais un agent j'aboierais de cette voix aigre et criarde qui est la mienne, et comme à chaque fois que je crie, je me dirai «tais-toi, tu n'as pas une jolie voix».

Il n'y aurait rien au monde que j'admîrerais plus que de me voir m'habiller.

J'attendrais mon réveil et je serais fou de mes insomnies.

Quand je quitterai une pièce pour chercher un objet qui y manque, je lèverais vers moi une tête de cerf étonné, et je ferais disparaître mes dix cors imaginaires en dressant à la place les oreilles courtes et larges du renard.

Je serais le chien mâle, moi qui suis une femme. Quand je me réveillerais la nuit, au

moment où l'obscurité est encore en équilibre et va bientôt basculer dans l'aube, je serais le premier à la sentir, je japperais tout doucement autour de moi jusqu'à ce que je parvienne à me rendormir, et, roulé en boule sur mes propres genoux, je lâcherais le petit ronflement que je n'ai jamais eu en femme et qui imite parfaitement celui du compagnon qui dort à côté de moi.

J'aimerais aussi beaucoup mon réveil, je me saluerais en sautant vers mes genoux, en retombant entre mes chevilles avec le mouvement du poisson qui happe l'air mais préfère l'eau. Et tandis que je donnerais l'impulsion aux ailes du moulin que meut le cours d'eau de la vie, je filerais me cacher sous le lit pour rattraper les heures où j'ai été banni de la chambre. Oui, j'aimerais beaucoup mon réveil, je me suivrais jusqu'à la salle de bain, je

me suivrais dans la cuisine, je ne ferais pas de café et j'attendrais jusqu'à ce que je me sois versé à moi-même un peu du bourguignon d'hier soir dans mon écuelle en fer. Et j'aurais aussi, conquis sur mon petit-déjeuner, un petit morceau de pain beurré que je saisisrais, avançant des lèvres délicates de chamelle, pour le prendre sans risquer de me mordre les doigts. Ensuite, comme je me regarderais d'un air idiot en train de me laver les dents, et avec inquiétude quand je me serais couchée dans la baignoire pleine d'eau. Me précipitant seulement avec l'air soucieux d'un Noé pour laper l'eau qui dégouline sur le carreau quand je sors de mon bain et effacer à coup de langue jusqu'à la moindre goutte qui dérange l'ordre sec des choses.

Je serais mon meilleur ami et je ne craindrais pas ceux qui me disent qu'ils feront telle chose,

un soir, et qui l'ont oublié le lendemain matin, je me souviendrais de tout, de cette boutique où j'ai l'habitude de me suivre, où je me précipiterais justement le jour où je ne m'y rendrais pas. Car tout serait pour moi habitude, toute habitude serment, tout serment promesse et je trotterais fièrement la tête haute et la patte avant droite levée, pour la réaliser.

J'aurais six ans et en même temps cinquante ans. Je serais le fils d'un chien plus gros que moi et j'aurais oublié mon père. Quand il serait mort, chien à moi précédent, je n'aurais pas même gémi pendant que je pleurerais à chaudes larmes. La mort et la vie me seraient entièrement indifférentes. La seule chose qui compterait serait ma présence.

Ne jamais me quitter, pouvoir me suivre sans désemparer, ne jamais me sentir mal

avec moi, ne jamais m'oublier, penser à moi sans cesse, me coucher sur le tapis pendant que je lirais un livre et être entièrement enfoncé dans un confiant sommeil pendant que je discourrais. Je saurais tout de moi sans pouvoir rien en dire.

Il me serait arrivé beaucoup de choses : me voir pleurer, sécher mes larmes quand je serais allé voir cet homme que je n'aime pas (il sent le chat), me voir jetée à terre, tirée par les cheveux, plongée dans un lit, ce même jour où j'aurais attendu longtemps derrière la porte tandis que je me serais entendu gémir, glapir et dire mon amour. Ce sont des mots que je ne comprendrais absolument pas, moi à qui je dis «mon chien, gentil chien, chien suprême, et patapouf et ratapouf, Gulliver et Lilliput», et je frétillerais de l'arrière train (ma queue est trop courte) tandis que je crierais «Pourquoi ?

Oh, non, je ne peux pas me séparer de toi». Et je me regarderais avec compassion, léchant ma main pour tenter de me consoler et me grattant la fourrure du dos pour m'apaiser et m'empêcher d'aboyer.

Si j'étais un chien, si j'étais mon chien, je serais terriblement amical avec moi.

Parfois quand je me détesterais ou que je me sentirais inférieure à moi-même, ou abandonnée de ceux que j'aime et qui ont d'autres chats à fouetter ou que la vie, cette descente, me semblerait impossible à gravir, je me coucherais simplement contre moi et je me tiendrais chaud. Ou d'un oeil implorant, je demanderais à monter sur mes genoux. Mais quand tout irait bien, je dormirais de ce sommeil profond qui indique que la paix est sur la maison tandis que je lirais. J'aurais peur de ce grand ami brun et je reculerais, brossant

des pattes arrière la moquette, comme un taureau qui fait jaillir la poussière, tandis que je l'embrasserais.

Jamais plus je ne serais seule, je serais toujours avec moi.

Je guetterais mes moindres réactions, je me suivrais partout, je descendrais dix fois l'escalier parce qu'à l'étage inférieur j'aurais oublié dix objets. Et levant la tête vers le palier – tandis que je me regarderais d'en haut, la tête penchée de côté, dans l'effort de comprendre, mes fanons tendus sous le cou – je me dirais «couché ! tu vas abîmer ton dos à monter et descendre comme ça les étapes». Et soudain pris de frénésie, je saisirais avec les dents une partie de mon habillement, généralement les collants, et je les ferais tourner autour de ma gueule comme le lanceur de poids qui prend de l'élan.

Je regarderais avec condescendance cette amie qui n'a jamais aimée qu'elle-même, mais à qui je trouve tant de charme et que j'ai tant attendue. Elle m'énerverait en parlant tout le temps sans prendre garde à moi, à part un distrait «gentil chien» avec lequel elle croirait se concilier mes faveurs comme elle se concilie les miennes par une tendresse trimestrielle. Et si d'aventure je lui léchais les mollets, elle crierait «assis, assis» et je n'accepterais de m'asseoir que si moi-même je m'en donnais l'ordre.

J'admirerais ma force, mon talent, mon infortune, je cesserais de penser que je manque de rigueur et de me reprocher cette indécatesse que j'ai commise à l'âge de vingt ans, volant littéralement mille francs à un ami pauvre pour m'acheter des bottes élégantes. Je ne m'en voudrais plus de tout

ce qui est faible en moi ni de cette façon que j'ai de me pousser en avant et de raconter comme authentique ce que je voudrais qu'il le soit. Je ne voudrais plus rien, je ne désirerais plus que la vie soit comme je le voudrais. Je serais ce que je désirerais. Est-ce que je n'ai pas toujours dit : je voudrais un chien ?

J'aurais un chien, je serais le chien, mon chien.

Oui, comme je m'aimerais enfin, cette coulisse de mon visage qui apparaît avec les ans et de ne pas être blonde et de n'avoir pas une écriture lisible, et cette violence qui tout à coup me prend et ce grand abattement d'il y a cinq ans et cette idée que la vie finit et la crainte de ne pas être stoïque alors. Au contraire, tout cela et beaucoup d'autres choses c'est exactement ce que j'aimerais en moi.

Je serais extrêmement amicale avec moi. Et si malgré tout je parvenais à me détester, je me consolerais de ces petits jappements aigus comme si quelqu'un m'avait marché sur la patte mais qui sont l'extrême de la tendresse que je peux prodiguer. Quand je serais triste ou que le téléphone ne sonnerait pas de la journée ou que je n'arriverais pas à écrire ce que je veux et dois écrire, ou que personne aujourd'hui ne m'aurait sifflée dans la rue, je sautillerais à mes genoux pour demander à monter dessus.

Ou je me coucherais à mes pieds, changeant de vitesse par un grognement chaque fois que je m'enfoncerais plus loin dans le sommeil et quand il serait devenu très profond, je *ronflerais comme un dortoir de caserne*. Je vieillirais en devenant plus taciturne tandis que je vieillirais moi, bavard comme une pie, ajoutant de brefs atchoum de contentement

aux ronflements de béatitude, et grognant, râlant, soufflant, je parlerais sans cesse.

Je pourrais même n'être pas un bouledogue mais un bâtard sans père ni mère, moi qui ai tellement eu un père et une mère et il me serait absolument indifférent qu'ils soient vivants ou morts.

Personne ne me manquerait pourvu que je m'aie moi-même. Quelle chaude présence, je serais pour moi, je ne m'en lasserais jamais. Je n'aurais plus l'impression de former avec mon être un vieux couple qui ne peut plus se sentir. Je dirais de moi : je suis un grand écrivain, un génie en son genre et je ne me le dirais pas dans une crise de mégalomanie, ou pour m'en persuader, mais parce que pour son chien, on est un génie et une grande âme.

Je vivrais dans l'adoration perpétuelle, le chagrin serait inutile : on ne se séparerait

jamais. Je n'aurais pas de vie intérieure, seulement une vie d'extérieur. Je danserais la danse du sabre quand je me présenterais la laisse et je trotterais la tête haute, une de mes pattes arrière allant comme un battant de cloche, ou encore prenant l'allure de la flânerie, tête basse, ressemblant au cochon qui cherche des truffes, et je ne donnerais aucune marque de satisfaction quand un énième passant s'arrêterait devant moi pour m'admirer et que je dirais d'un ton blasé : «Bientôt ce chien signera des autographes». Car je serais célèbre pour ma beauté, ma perfection de bull carré, pour mon front, ridé si haut que je dirais «on dirait le front de Verlaine, le front de Socrate».

Ah si j'étais mon chien, comme je m'aimerais. J'aurais l'œil sardonique quand je me tendrais un petit morceau de graisse pris à

mon assiette, je frémirais sous la caresse quand on caresserait le casque d'aviateur noir qui me couvre du crâne aux babines. Au lieu de trembler, quand j'entre dans une librairie, de l'humiliation de n'y trouver aucun livre de moi, je pénétrerais avec une joie féroce dans ce Capoue de livres à déchirer.

Je ferais le ploc ploc d'une semelle en caoutchouc se détachant d'une flaque quand assidûment je me lécherais les pattes. Et je me crierais «arrête» parce que ce petit bruit m'irriterait. Moi qui n'ai jamais pu écrire sur moi, je passerais mon temps à me décrire. Moi qui ne sais vivre sans lire, j'aurais un Malraux rongé, un Nabokov auquel manquerait une page sur deux, et j'aurais fait pipi sur le livre de philosophie que je relis sans cesse. Je filerais tout droit au fond de l'appartement, le jour où j'aurais égaré ma

montre et, triomphal d'avoir retrouvé ce que je cherche, je rapporterais dans ma gueule la vieille pantoufle cachée derrière la cuisinière. Surtout, comme j'aimerais dormir, le dos en escargot comme un coureur cycliste, mon nez court couleur de raisin, couleur de velours noir posé sur le guidon. Sur un seul point, je ne gagnerais pas à être mon chien. Nous aimerions autant l'une que l'autre qu'on nous gratte la tête, moi chez le coiffeur et moi lors d'un épanchement. Mais il y aurait un seul inconvénient : je mourrais bien avant moi, quelle que soit l'échéance et le jour de ma mort.